

Le Jardin d'Éden

Il était une fois un prince ; personne ne possédait autant de bons livres que lui ; il pouvait y lire tout ce qui existe au monde, sur tous les pays et tous les peuples, et tout y était représenté par de merveilleuses illustrations. Une seule chose n'y était mentionnée en rien : l'endroit où se trouve le Jardin du Paradis, et c'était précisément cela qui intéressait le plus le prince.

Lorsqu'il était encore enfant et qu'il commençait à peine à apprendre l'alphabet, sa grand-mère lui racontait que chaque fleur du Jardin du Paradis était un doux petit gâteau, et que les étamines étaient remplies du vin le plus fin ; dans certaines fleurs se trouvait l'histoire, dans d'autres la géographie ou la table de multiplication ; il suffisait de manger une telle fleur-gâteau pour que la leçon s'apprenne d'elle-même. Plus quelqu'un mangeait de ces gâteaux, plus il apprenait d'histoire, de géographie et d'arithmétique !

À cette époque, le prince croyait encore à tous ces récits, mais à mesure qu'il grandissait, étudiait et devenait plus intelligent, il commença à comprendre que le Jardin du Paradis devait receler des charmes tout autres.

— Ah, pourquoi Ève a-t-elle écouté le serpent ! Pourquoi Adam a-t-il goûté au fruit défendu ! Si j'avais été à leur place, cela ne serait jamais arrivé, jamais le péché ne serait entré dans le monde !

Ainsi parlait-il souvent, et il répétait la même chose maintenant, alors qu'il avait déjà dix-sept ans ; le Jardin du Paradis occupait toutes ses pensées.

Un jour, il s'en alla seul dans la forêt, — il aimait beaucoup se promener seul. C'était vers le soir ; des nuages accoururent, et il se mit à pleuvoir si fort que le ciel semblait être une digue immense soudainement rompue, d'où toute l'eau jaillit d'un coup ; il fit une obscurité telle qu'on n'en voit peut-être que la nuit, au fond du puits le plus profond. Le prince tantôt glissait sur l'herbe mouillée, tantôt trébuchait contre des pierres nues dépassant du sol rocheux ; l'eau ruisselait de lui en torrents ; il ne lui restait pas un fil de sec. Il lui fallait sans cesse escalader d'énormes blocs couverts de mousse, d'où suintait l'eau. Il était déjà sur le point de tomber de fatigue, lorsqu'il entendit tout à coup un sifflement étrange et aperçut devant lui une grande grotte illuminée. Au milieu de la grotte, un feu était allumé, assez grand pour faire rôtir un cerf entier, et c'était bien le cas : sur une broche fixée entre deux pins abattus, rôtissait un énorme cerf aux grands bois ramifiés.

Près du feu était assise une femme âgée, aussi robuste et grande que si c'eût été un homme déguisé, et elle jetait dans le feu une bûche après l'autre.

— Entre, dit-elle. Assieds-toi près du feu et sèche-toi.

— Il y a ici un courant d'air terrible, dit le prince en s'approchant du foyer.

— Attends un peu, quand mes fils reviendront, ce sera encore pire ! répondit la femme. Tu es dans la grotte des vents ; mes quatre fils sont les vents. Comprends-tu ?

— Et où sont tes fils ?

— Il n'est pas facile de répondre aux questions stupides ! dit la femme. Mes fils ne marchent pas avec des lisières ! Ils jouent probablement à la paume avec les nuages, là-haut, dans la grande salle !

Et elle montra du doigt le ciel.

— Voilà qui est curieux ! dit le prince. Vous vous exprimez quelque peu brutalement, pas comme les femmes de mon rang, auxquelles je suis habitué.

— Elles n'ont probablement rien d'autre à faire ! Quant à moi, il me faut être rude et sévère si je veux maintenir mes fils dans l'obéissance ! Et je les tiens bien en main, malgré leurs têtes de mule ! Vois-tu ces quatre sacs qui pendillent au mur ? Mes fils les craignent tout autant que toi, autrefois, tu craignais le fagot de verges caché derrière le miroir ! Je les plie en trois et les fourre dans le sac sans aucune cérémonie ! Ils y restent jusqu'à ce que je veuille bien avoir pitié d'eux ! Mais voici déjà l'un d'eux qui arrive !

C'était le Vent du Nord. Il apporta avec lui dans la grotte un froid glacial, une tempête de neige se leva, et la grêle se mit à bondir sur le sol. Il portait un pantalon et une veste en peau d'ours ; sur ses oreilles tombait un bonnet en peau de phoque ; des glaçons pendaient à sa barbe, et des grêlons roulaient depuis le col de sa veste.

— N'approchez pas immédiatement du feu ! dit le prince. Vous vous gelerez le visage et les mains !

— Me geler ! dit le Vent du Nord en éclatant d'un rire sonore. Me geler ! À mon avis, il n'y a rien de meilleur au monde que le gel ! Et toi, quelle espèce de pleurnicheur es-tu ? Comment es-tu arrivé dans la grotte des vents ?

— C'est mon hôte ! dit la vieille femme. Et si cette explication ne te suffit pas, tu peux aller droit dans le sac ! Comprends-tu ?

La menace fit son effet, et le Vent du Nord raconta d'où il venait et où il avait passé presque un mois entier.

— Je viens directement de l'océan Glacial ! dit-il. J'étais sur l'île aux Ours, à chasser le morse avec des chasseurs russes. J'étais assis et je dormais sur le gouvernail lorsqu'ils appareillèrent du Cap Nord ; en me réveillant de temps à autre, je voyais des pétrels courir sous mes pieds. Drôle d'oiseau ! Il bat une fois des ailes, puis les déploie tout grands, et reste ainsi suspendu dans les airs pendant très, très longtemps !...

— Ne pourrais-tu pas être plus bref ! dit sa mère. Ainsi, tu étais sur l'île aux Ours, et ensuite ?

— Oui, j'y étais. C'est magnifique là-bas ! Quel plancher pour danser ! Plat, lisse comme une assiette ! Partout de la neige meubles mêlée de mousse, des pierres aiguës et des squelettes de morses et d'ours blancs, couverts de moisissure verte, — exactement comme des os de géants ! Le soleil, vraiment, ne semble jamais y avoir jeté un regard. J'ai légèrement soufflé et dissipé le brouillard afin d'examiner une sorte de hangar ; il s'avéra que c'était une habitation construite avec des débris de navires et recouverte de peaux de morses retournées ; un ours blanc était assis sur le toit et grognait. Ensuite, je suis allé vers le rivage, j'y ai vu des nids d'oiseaux, et dedans, des oisillons nus ; ils piaillaient et ouvraient grand leurs becs ; j'ai alors soufflé dans ces innombrables gosiers — ils ont vite appris à ne plus regarder la bouche ouverte ! Tout près de la mer jouaient, comme des intestins vivants ou d'immenses vers avec des têtes de porc et des défenses d'une aune, des morses !

— Tu racontes splendidement, mon fils ! dit la mère. Rien qu'à t'écouter, l'eau vient à la bouche !

— Eh bien, ensuite commença la pêche ! Dès qu'on plante le harpon dans la poitrine d'un morse, le sang jaillit en fontaine sur la glace ! Alors, moi aussi, j'ai voulu m'amuser, j'ai lancé ma musique et ordonné à mes navires — des montagnes de glace — d'écraser les embarcations des chasseurs. Hou ! Quel sifflement et quels cris, mais on ne peut pas me surpasser en sifflements ! Ils durent jeter sur les glaçons les morses tués, les caisses et les engins ! Et moi, je leur ai secoué une pleine brassée de flocons de neige et j'ai poussé leurs navires pris dans les glaces vers le sud — qu'ils goûtent un peu d'eau salée ! Ils ne retourneront plus sur l'île aux Ours !

— Ainsi, tu as causé pas mal de dégâts ! dit la mère.

— Que d'autres parlent de mes bonnes actions ! dit-il. Mais voici mon frère venu de l'ouest ! Celui-là, je l'aime plus que tous : il sent la mer et exhale une fraîcheur bienfaisante.

— Serait-ce donc le petit Zéphyr ? demanda le prince.

— Zéphyr, oui, mais pas un petit ! dit la vieille femme. Autrefois, c'était un joli garçonnet, mais maintenant, ce n'est plus la même chose !

Le Vent d'Ouest avait l'apparence d'un sauvage ; il portait un bonnet souple et épais, destiné à protéger la tête des coups et des chocs, et tenait dans ses mains une massue en bois rouge, abattu dans les forêts américaines ; il n'aurait accepté aucune autre.

— Où as-tu été ? lui demanda sa mère.

— Dans les forêts vierges, où entre les arbres pendent de véritables haies de lianes épineuses, où dans l'herbe humide gisent d'énormes serpents venimeux, et où, semble-t-il, l'homme n'a aucune utilité ! répondit-il.

— Qu'y as-tu donc fait ?

— J'ai regardé une grande rivière profonde se précipiter du haut d'une falaise, comment de celle-ci s'élève vers les nuages une poussière d'eau servant de support à l'arc-en-ciel. J'ai observé un buffle sauvage traversant la rivière ; le courant l'emportait avec lui, et il descendait la rivière accompagné d'une bande de canards sauvages, mais ceux-ci s'envolèrent juste avant la cascade, tandis que le buffle dut tomber la tête la première ; cela me plut, et je déchaînai une telle tempête que des arbres centenaires se mirent à flotter sur l'eau et se transformèrent en copeaux.

— Et c'est tout ? demanda la vieille femme.

— En outre, j'ai fait des culbutes dans les savanes, caressé des chevaux sauvages et arraché des noix de coco ! Oh, j'aurais beaucoup de choses à raconter, mais on ne peut pas dire tout ce qu'on sait. Voilà, vieille !

Et il embrassa sa mère avec tant de force qu'elle faillit tomber à la renverse ; quel garçon indomptable c'était !

Ensuite arriva le Vent du Sud, coiffé d'un turban et vêtu d'un manteau flottant de Bédouin.

— Quelle froidure chez vous ! dit-il, et il jeta du bois dans le feu. On voit bien que le Nord est arrivé le premier !

— Ici, il fait une chaleur telle qu'on pourrait faire rôtir un ours blanc ! répliqua celui-ci.

— Toi-même, tu es un ours blanc ! dit le Sud.

— Voulez-vous aller dans le sac ? demanda la vieille femme. Assieds-toi donc ici sur cette pierre et raconte-nous d'où tu viens.

— D'Afrique, maman, du pays des Cafres ! répondit le Vent du Sud. J'ai chassé le lion avec des Hottentots ! Quelle herbe pousse là-bas dans les plaines ! D'une merveilleuse couleur olive !

Que d'antilopes et d'autruches là-bas ! Les antilopes dansaient, et les autruches couraient la course avec moi, mais je fus plus rapide qu'elles sur mes jambes ! J'arrivai jusqu'aux sables jaunes du désert — il ressemble au fond de la mer. Là, je rattrapai une caravane. Les gens avaient égorgé leur dernier chameau pour tirer de l'eau à boire de son estomac, mais ils n'en tirèrent guère profit ! Le soleil les grillait d'en haut, tandis que le sable les rôtiissait par-dessous. Il n'y avait pas de fin à ce désert sans limites ! Quant à moi, je me mis à me rouler dans le sable fin et doux, le faisant tournoyer en énormes colonnes ; quelle danse s'ensuivit ! Si tu avais vu comme les dromadaires s'étaient regroupés en tas, et comment le marchand avait rabattu son capuchon sur sa tête avant de tomber à genoux devant moi, exactement comme devant son Allah. Maintenant, ils sont tous ensevelis sous une haute pyramide de sable. Si un jour il me prend fantaisie de balayer cette pyramide, le soleil blanchira leurs os, et du moins d'autres voyageurs verront que des hommes ont passé par ici, car il est difficile de le croire en regardant ce désert nu !

— Ainsi, tu n'as fait que le mal ! dit la mère. File dans le sac !

Et avant que le Vent du Sud ait pu reprendre ses esprits, la mère le saisit par la ceinture et l'enferma dans le sac ; il commença bien à se rouler dans le sac sur le sol, mais elle s'assit dessus, et il dut rester immobile.

— Tes fils sont bien turbulents ! dit le prince.

— Pas tant que ça ! répondit-elle. Je sais m'y prendre avec eux ! Et voici le quatrième !

C'était le Vent d'Est, vêtu en Chinois.

— Ah, tu viens de là-bas ! dit la mère. Je croyais que tu étais au Jardin du Paradis.

— J'y volerai demain ! dit le Vent d'Est. Demain fera justement cent ans que je n'y suis pas allé ! Pour l'instant, j'arrive tout droit de Chine ; j'ai dansé sur la tour de

porcelaine, si bien que toutes les clochettes tintaient ! En bas, dans la rue, on punissait les fonctionnaires ; les bâtons de bambou s'abattaient sur leurs épaules, et c'étaient tous des mandarins, du premier au neuvième degré ! Ils criaient : « Grand merci à toi, père et bienfaiteur ! » mais pensaient tout autre chose en eux-mêmes. Pendant ce temps, moi, je faisais tinter les clochettes et chantonnais : « Tzing, tzang, tzu ! »

— Garnement ! dit la vieille femme. Je suis ravie que tu partes demain pour le Jardin du Paradis ; ce voyage te fait toujours grand bien. Bois-y à la source de la Sagesse, et remplis-en une bouteille entière aussi pour moi !

— Bien, dit le Vent d'Est. Mais pourquoi as-tu enfermé mon frère le Vent du Sud dans le sac ? Libère-le ! Il me racontera l'histoire de l'oiseau Phénix, dont la princesse du Jardin du Paradis demande tant des nouvelles. Délie le sac, ma chère, ma douce maman, et je te donnerai deux poches entières de thé vert et frais, cueilli à l'instant sur l'arbuste !

— Eh bien, pour le thé, et parce que tu es mon préféré, soit, je le délierai !

Elle délia donc le sac ; le Vent du Sud en sortit avec l'air d'un poulet mouillé : il y avait de quoi, un prince étranger avait vu comment on l'avait puni.

— Voici pour ta princesse une feuille de palmier ! dit-il au Vent d'Est. Je l'ai reçue du vieil oiseau Phénix, unique au monde ; il y a gravé avec son bec l'histoire de ses cent années de vie terrestre. Maintenant, la princesse pourra lire tout ce qu'elle désirerait savoir. L'oiseau Phénix, sous mes yeux, a lui-même incendié son nid et fut enveloppé par les flammes, telle une veuve indienne ! Comme craquaient les branches sèches, quelle fumée et quel parfum s'en échappèrent ! Enfin, la flamme dévora tout, et le vieil oiseau Phénix se transforma en cendres, mais l'œuf qu'il avait pondu, brûlant dans le feu comme une braise ardente, éclata soudain avec un fort craquement, et de là s'envola un jeune Phénix. Il a percé un petit trou dans cette feuille de palmier : c'est son salut à la princesse !

— Eh bien, il est temps de nous restaurer un peu ! dit la mère des Vents.

Tous s'assirent et attaquèrent le renne. Le prince était assis à côté du Vent d'Est, et ils devinrent bientôt amis.

— Dis-moi donc, demanda le prince à son voisin, qui est cette princesse dont vous avez tant parlé, et où se trouve le Jardin du Paradis ?

— Oh ! dit le Vent d'Est. Si tu veux y aller, volons-y ensemble demain ! Mais je dois te dire que depuis Adam et Ève, aucune âme humaine n'y a pénétré ! Quant à ce qui leur est arrivé, tu le sais sûrement déjà ?

— Je le sais ! dit le prince.

— Après qu'ils eurent été chassés, poursuivit le Vent d'Est, le Jardin du Paradis s'enfonça sous terre, mais il conserve sa splendeur d'autrefois ; le soleil y brille toujours, et l'air y demeure empreint d'une fraîcheur et d'un parfum extraordinaires ! Maintenant, c'est la reine des fées qui y habite. On y trouve aussi la merveilleuse île de Béatitude, où la Mort ne pénètre jamais ! Monte demain sur mon dos, et je t'y porterai. Je pense que cela réussira. Et maintenant, ne parle plus, je veux dormir !

Et tous s'endormirent.

À l'aube, le prince se réveilla, et aussitôt une grande frayeur le saisit : il se trouvait déjà très haut, très haut, parmi les nuages ! Il était assis sur le dos du Vent d'Est, qui le tenait fidèlement, mais le prince avait néanmoins peur : ils filaient si haut au-dessus de la terre que forêts, champs, rivières et mers semblaient peints sur une immense carte coloriée.

— Bonjour, dit le Vent d'Est au prince. Tu aurais pu encore dormir ; il n'y a rien à voir pour l'instant. À moins que tu ne veuilles compter les églises ! Vois combien il y en a ! Elles se dressent comme des points de craie sur un tableau vert !

Par tableau vert, il entendait les champs et les prairies.

— Comme c'est impoli de ma part de n'avoir pas pris congé de ta mère et de tes frères ! dit le prince.

— Il faut excuser quelqu'un qui dormait ! dit le Vent d'Est, tandis qu'ils volaient encore plus vite ; on s'en apercevait au bruit que faisaient sous eux les cimes des arbres forestiers, aux vagues marines qui se soulevaient, et aux navires qui y plongeaient profondément de leur poitrine, tels des cygnes.

Vers le soir, quand l'obscurité tomba, il était très amusant de regarder les grandes villes où çà et là s'allumaient des lumières ; on aurait dit de petites étincelles courant sur du papier enflammé, comme des enfants rentrant de l'école. Et le prince, contemplant ce spectacle, battit des mains, mais le Vent d'Est le pria de se tenir plus tranquille et de s'accrocher fermement — car il n'était pas difficile de tomber et de rester suspendu à quelque flèche de clocher.

Rapide et léger volait sur ses puissantes ailes l'aigle sauvage, mais le Vent d'Est volait encore plus légèrement, encore plus vite ; à travers la plaine, un Cosaque galopait comme un tourbillon sur son petit cheval, mais comment aurait-il pu rattraper le prince !

— Eh bien, voici l'Himalaya ! dit le Vent d'Est. C'est la chaîne de montagnes la plus élevée d'Asie ; bientôt nous atteindrons le Jardin du Paradis !

Ils virèrent vers le sud, et aussitôt un puissant aroma épicé et un parfum de fleurs se répandirent dans l'air. Des dattiers, des grenadiers et des vignes chargées de raisins bleus et rouges poussaient ici. Le Vent d'Est descendit avec le prince sur terre, et tous deux s'étendirent pour se reposer dans l'herbe tendre, où fleurissaient quantité de fleurs qui leur faisaient signe de la tête, comme pour dire : « Soyez les bienvenus ! »

— Sommes-nous déjà dans le Jardin du Paradis ? demanda le prince.

— Que non ! répondit le Vent d'Est. Mais nous y arriverons bientôt ! Vois-tu cette falaise verticale comme un mur, et dans celle-ci une grande grotte, au-dessus de l'entrée de laquelle descendent, tel un rideau vert, des ceps de vigne ? Nous devons traverser cette grotte ! Enveloppe-toi bien dans ton manteau : ici le soleil brûle, mais un seul pas — et le froid nous saisira. Chez l'oiseau qui passe près de la grotte, une aile ressent la chaleur estivale, tandis que l'autre éprouve le froid hivernal !

— Voilà donc le chemin menant au Jardin du Paradis ! dit le prince.

Et ils entrèrent dans la grotte. Brr... comme il fit froid ! Mais heureusement, pas pour longtemps.

Le Vent d'Est déploya ses ailes, et une lumière s'en répandit, semblable à celle d'une flamme vive. Non, quelle grotte c'était ! Au-dessus des têtes des voyageurs pendaient d'énormes blocs de pierre aux formes les plus fantasques, d'où dégouttait de l'eau. Parfois le passage se rétrécissait tellement qu'ils devaient avancer à quatre pattes ; parfois encore, les voûtes de la grotte s'élevaient de nouveau à une hauteur inaccessible, et les voyageurs marchaient comme en pleine liberté sous le ciel ouvert. La grotte semblait quelque gigantesque sépulture, avec de muets tuyaux d'orgue et des étendards sculptés dans la pierre.

— Nous allons au Jardin du Paradis par le chemin de la mort ! dit le prince, mais le Vent d'Est ne répondit pas un mot et indiqua devant lui de la main : vers eux coulait une merveilleuse lumière bleue ; les blocs de pierre peu à peu devinrent plus rares, fondirent et se transformèrent en une sorte de brouillard. Le brouillard devenait de plus en plus transparent, jusqu'à ressembler enfin à un petit nuage blanc et duveteux, à travers lequel□□□□ Ils débouchèrent alors en plein air — un air merveilleux, doux, frais comme sur un sommet montagneux, et parfumé comme dans une vallée de roses.

Là même coulait une rivière ; son eau rivalisait de transparence avec

l'air lui-même. Dans la rivière nageaient des poissons d'or et d'argent, et des anguilles pourpre-écarlate étincelaient à chaque mouvement d'étincelles bleues ; d'énormes feuilles de nénuphars se bigarraient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que leurs coupes brûlaient d'une flamme jaune et rouge, entretenue par l'eau pure comme la flamme d'une lampe est entretenue par l'huile. Un pont de marbre avait été jeté sur la rivière, d'un travail si fin et si habile qu'il semblait fait de dentelle et de perles ; ce pont menait à l'Île de la Béatitude, où se trouvait le Jardin d'Éden lui-même.

Le Vent d'Orient prit le prince dans ses bras et le transporta par-dessus le pont. Les fleurs et les feuilles chantaient de merveilleuses chansons que le prince avait entendues dès son enfance, mais maintenant elles résonnaient d'une musique si divine qu'aucune voix humaine ne saurait la rendre.

Qu'est-ce donc ? Des palmiers ou des fougères géantes ? Le prince n'avait jamais vu d'arbres aussi succulents, aussi puissants. D'étranges plantes grimpantes les enroulaient, descendaient, s'entrelaçaient et formaient les guirlandes les plus fantasques, aux bords irisés d'or et de vives couleurs ; de telles guirlandes, on ne peut les rencontrer que dans les encadrements et les lettres initiales des livres anciens. Là se trouvaient aussi des fleurs éclatantes, des oiseaux et les volutes les plus ingénieuses. Dans l'herbe était assise, brillant de leurs queues déployées, toute une troupe de paons.

Des paons, vraiment ? Bien sûr des paons ! Eh bien non : le prince les toucha, et il s'avéra que ce n'étaient point du tout des oiseaux, mais des plantes, d'immenses buissons de bardane étincelant des couleurs les plus vives ! Entre les buissons verts et parfumés bondissaient, tels des chats souples, des lions, des tigres ; les buissons exhalaient l'odeur des olives, et les bêtes étaient tout à fait apprivoisées ; une colombe sauvage des bois, au reflet nacré sur ses plumes, battait de ses ailes la crinière du lion, tandis qu'une antilope, d'ordinaire si timide et si craintive, se tenait auprès d'eux et hochait la tête, comme pour faire savoir qu'elle aussi n'était pas contre un peu de jeu avec eux.

Mais voici qu'apparut la fée elle-même ; ses vêtements étincelaient comme le soleil, et son visage rayonnait d'une telle douceur et d'un sourire si accueillant que le visage d'une mère se réjouissant de son enfant. Elle était jeune et d'une beauté miraculeuse ; elle était entourée de belles jeunes filles portant des étoiles brillantes dans leurs cheveux.

Le Vent d'Orient lui remit le message de l'oiseau Phénix, et les yeux de la fée s'illuminèrent de joie. Elle prit le prince par la main et le conduisit dans son château ; les murs du château ressemblaient à des pétales de tulipe lorsqu'on les

tient contre le soleil, et le plafond était une fleur éclatante, renversée coupe vers le bas, s'approfondissant d'autant plus qu'on la contemplait longtemps. Le prince s'approcha de l'une des fenêtres, regarda dans le verre, et il lui sembla voir l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; dans ses branches se cachait un serpent, et près de lui se tenaient Adam et Ève.

— N'ont-ils pas été chassés ? demanda le prince.

La fée sourit et lui expliqua que sur chaque vitre, le Temps avait gravé une image ineffaçable, illuminée par la vie : les feuilles de l'arbre remuaient, et les hommes bougeaient, tout comme cela arrive avec les reflets dans un miroir ! Le prince s'approcha d'une autre fenêtre et vit sur le verre le songe de Jacob : une échelle descendait du ciel, et le long d'elle descendaient et montaient des anges aux grandes ailes sur le dos. Oui, tout ce qui fut ou s'accomplit jadis sur terre vivait et se mouvait encore sur les vitres du château ; de telles merveilles, seul le Temps pouvait les graver de son burin ineffaçable.

Souriante, la fée introduisit le prince dans une immense et haute salle, aux murs faits de tableaux transparents, d'où émergeaient partout des têtes, l'une plus adorable que l'autre. C'étaient des multitudes d'esprits bienheureux ; ils souriaient et chantaient ; leurs voix se fondaient en une harmonie divine ; les plus élevés d'entre eux étaient plus petits que des boutons de rose, si l'on devait les dessiner sur papier sous forme de minuscules points. Au milieu de cette salle se dressait un arbre puissant, couvert de feuillage dans lequel scintillaient de grandes et petites pommes dorées comme des oranges. C'était l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dont Adam et Ève avaient jadis goûté les fruits. De chaque feuille tombait une rosée rouge et brillante, — l'arbre semblait pleurer des larmes de sang.

— Asseyons-nous maintenant dans la barque ! dit la fée. Là-bas nous attend un festin tel que c'en est un miracle ! Imagine : la barque ne fait que se balancer sur les flots, mais ne bouge point, et ce sont tous les pays du monde qui passent eux-mêmes devant nous !

Et en effet, c'était un spectacle saisissant : la barque restait immobile, tandis que les rives se déplaçaient ! Voici qu'apparurent les hautes Alpes enneigées, avec leurs nuages et leurs sombres forêts de pins sur les cimes ; un cor retentit d'un son long et plaintif, et s'éleva le chant sonore d'un berger des montagnes. Voici que se penchèrent au-dessus de la barque de longues et souples feuilles de bananier ; passèrent des volées de cygnes noirs comme du jais ; apparurent les animaux et les fleurs les plus extraordinaires, et au loin se dressèrent des montagnes bleues ; c'était la Nouvelle-Hollande, la cinquième partie du monde. Voici que se fit entendre le chant des prêtres, et au son des tambours et des flûtes d'os, des foules

de sauvages tourbillonnèrent dans une danse frénétique. Défilèrent les pyramides égyptiennes s'élevant jusqu'aux nuages, des colonnes renversées et des sphinx à moitié ensevelis dans le sable. Voici que s'illuminèrent d'aurores boréales les volcans éteints du Nord. Oui, qui donc aurait pu organiser un tel feu d'artifice ? Le prince était hors de lui d'enthousiasme : encore faudrait-il dire qu'il voyait cent fois plus que ce que nous racontons ici.

— Puis-je donc rester ici pour toujours ? demanda-t-il.

— Cela dépend de toi-même ! répondit la fée. Si tu ne cherches point à obtenir ce qui est interdit, comme ton ancêtre Adam, alors tu peux demeurer ici à jamais !

— Je ne toucherai point aux fruits de la connaissance du bien et du mal ! dit le prince. Il y a ici des milliers d'autres fruits magnifiques !

— Mets-toi à l'épreuve, et si la lutte te paraît trop lourde, retourne avec le Vent d'Orient, qui reviendra ici dans cent ans ! Cent ans passeront pour toi comme cent heures, mais c'est un délai assez long lorsqu'il s'agit de lutter contre la tentation du péché. Chaque soir, en te quittant, je t'appellerai : « À moi, à moi ! » Je te ferai signe de la main, mais toi, ne bouge point de place, ne réponds point à mon appel ; à chaque pas, l'angoisse du désir grandira en toi et finira par t'entraîner dans cette salle où se dresse l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Je dormirai sous ses branches odorantes et luxuriantes, et toi, tu te pencheras pour me regarder de plus près ; je te sourirai, et tu m'embrasseras... Alors le Jardin d'Éden s'enfoncera encore plus profondément dans la terre et sera perdu pour toi. Un vent âpre te transpercera jusqu'aux os, une pluie froide mouillera ta tête ; le chagrin et les malheurs seront ton partage !

— Je reste ! dit le prince.

Le Vent d'Orient embrassa le prince au front et dit :

— Sois ferme, et nous nous reverrons dans cent ans ! Adieu, adieu !

Et le Vent d'Orient déploya ses grandes ailes, qui étincelèrent comme un éclair dans l'obscurité d'une nuit d'automne ou comme une aurore boréale dans les ténèbres d'un hiver polaire.

— Adieu ! Adieu ! chantèrent toutes les fleurs et tous les arbres. Des volées de cigognes et de pélicans s'envolèrent, tels des rubans flottants, pour accompagner le Vent d'Orient jusqu'aux limites du jardin.

— Maintenant commenceront les danses ! dit la fée. Mais au coucher du soleil, en dansant avec toi, je commencerai à te faire signe de la main et à t'appeler : « À moi

! À moi ! » Ne m'écoute donc point ! Pendant cent ans, chaque soir, la même chose se répétera, mais toi, chaque jour, tu deviendras de plus en plus fort, et à la fin tu cesseras même de prêter attention à mon appel. Ce soir, tu devras subir la première épreuve ! Maintenant, tu es prévenu !

Et la fée le conduisit dans une vaste salle faite de lys blancs et transparents, avec de petites harpes d'or jouant d'elles-mêmes à la place des étamines. De ravissantes jeunes filles élancées, vêtues d'habits transparents, s'élancèrent dans une danse aérienne et chantèrent les joies et la béatitude de la vie immortelle dans le Jardin d'Éden éternellement fleuri.

Mais voici que le soleil se coucha, le ciel s'embrasa comme de l'or fondu, et une lueur rose tomba sur les lys. Le prince but du vin mousseux que lui offrirent les jeunes filles et ressentit un afflux d'ineffable béatitude. Soudain, le mur du fond de la salle s'ouvrit, et le prince vit l'arbre de la connaissance du bien et du mal, entouré d'un éclat aveuglant ; derrière l'arbre s'échappait un chant doux et caressant pour l'oreille ; il crut entendre la voix de sa mère chantant : « Mon enfant ! Mon cher, mon précieux enfant ! »

Et la fée commença à lui faire signe de la main et à l'appeler d'une voix tendre : « À moi, à moi ! » Il marcha vers elle, oubliant sa promesse dès le premier soir ! Et elle continuait à lui faire signe et à sourire... L'arôme épicé répandu dans l'air devenait de plus en plus fort ; les harpes résonnaient de plus en plus suavement ; il semblait que les esprits bienheureux eux-mêmes chantaient en chœur : « Il faut tout savoir ! Il faut tout éprouver ! L'homme est le roi de la nature ! » Il sembla au prince que l'arbre ne laissait plus tomber

davantage de sang, mais il tombait des étoiles rouges et scintillantes. « À moi ! À moi ! » résonnait une mélodie aérienne, et à chaque pas les joues du prince s'enflammaient, tandis que son sang se troublait de plus en plus.

— Je dois y aller ! disait-il. En cela il n'y a point de péché, il ne saurait y en avoir ! Pourquoi fuir la beauté et le plaisir ? Je ne ferai que la contempler, la regarder dormir ! Je ne l'embrasserai point ! Je suis assez ferme pour me maîtriser !

Le manteau étincelant glissa des épaules de la fée ; elle écarta les branches de l'arbre et, en un instant, disparut derrière lui.

— Je n'ai point encore violé ma promesse ! dit le prince. Et je ne veux point la violer !

Sur ces mots, il écarta les branches... La fée dormait, aussi ravissante qu'une fée du Jardin du Paradis peut l'être. Un sourire jouait sur ses lèvres, mais des larmes tremblaient sur ses longs cils.

— Tu pleures à cause de moi ? murmura-t-il. Ne pleure point, ô fée charmante ! Maintenant seulement j'ai compris la béatitude paradisiaque ; elle coule comme un feu dans mon sang, enflamme mes pensées ; je sens une force et une puissance surhumaines dans tout mon être !... Que vienne ensuite pour moi la nuit éternelle : une telle minute vaut plus que tout au monde !

Et il baisa les larmes qui tremblaient sur ses cils ; ses lèvres touchèrent les siennes.

Un terrible coup de tonnerre retentit, tel que nul n'en avait jamais entendu, et tout se confondit devant les yeux du prince ; la fée disparut, le Jardin du Paradis en fleurs s'enfonça profondément dans la terre. Le prince le vit disparaître dans les ténèbres d'une nuit impénétrable, et bientôt il n'en resta plus qu'une petite étoile scintillante au loin. Un froid mortel glaça ses membres, ses yeux se fermèrent, et il tomba comme mort.

Une pluie froide mouillait son visage, un vent âpre glaçait sa tête, et il reprit conscience.

— Qu'ai-je fait ! soupira-t-il. J'ai violé mon vœu, comme Adam, et voici que le Jardin du Paradis s'est enfoncé profondément dans la terre !

Il ouvrit les yeux ; au loin scintillait encore une étoile, dernière trace du paradis disparu. C'était l'étoile du matin qui brillait dans le ciel.

Le prince se leva ; il se trouvait de nouveau dans cette même forêt, près de la grotte des Vents ; auprès de lui était assise la Mère des Vents. Elle le regarda avec colère et leva menaçamment la main.

— Dès le premier soir ! dit-elle. Je m'en doutais bien ! Oui, si tu étais mon fils, tu serais maintenant dans le sac !

— Il y entrera encore ! dit la Mort ; c'était un vieillard robuste, une faux à la main et de grandes ailes noires dans le dos. Et il reposera dans un cercueil, quoique pas tout de suite. Je ne fais que le marquer et lui laisser le temps de parcourir le vaste monde et de racheter son péché par de bonnes actions ! Puis je viendrai le chercher à l'heure où il s'y attendra le moins, je l'enfermerai dans un noir cercueil, je le poserai sur ma tête et l'emporterai là-bas, vers cette étoile où fleurit aussi le Jardin du Paradis ; s'il s'avère bon et pieux, il y entrera, mais si ses pensées et son cœur demeurent remplis de péché, le cercueil descendra avec lui encore plus bas que n'a descendu le Jardin du Paradis. Et chaque millier d'années, je viendrai le chercher, afin qu'il s'enfonce encore plus profondément, ou qu'il demeure à jamais sur l'étoile céleste resplendissante !

